

ÉTUDE

SUR LE

DRAME D'OLLANTAÏ

AU POINT DE VUE

DE L'HISTOIRE ET DE LA LANGUE.

INTRODUCTION.

Trois grandes époques constituent l'Histoire du Pérou.

La conquête espagnole, commencée en l'année 1525 et achevée par Pizarre; ses sanglants épisodes; comme résultat de la conquête, trois siècles de vie coloniale sous la domination de la couronne de Castille; les guerres de l'indépendance, aux campagnes hasardeuses, aux grandes batailles, guerres qui se terminèrent en 1824 par le triomphe définitif de la cause américaine; la vie indépendante de la République péruvienne, agitée de convulsions aussi fréquentes que déplorables, par suite desquelles l'instabilité constante du pouvoir suprême a été dans ces régions un obstacle, et non le moins grave, aux progrès de notre grand siècle: voilà les grandes périodes qui, en raison de la prédominance d'un même esprit, celui de l'Espagne catholique avec tous ses avantages et tous ses défauts, tous ses vices et toutes ses vertus, ne forment dans leur ensemble qu'une seule époque, l'*Époque de la civilisation chrétienne*, c'est-à-dire l'Histoire moderne du Pérou.

La monarchie des Incas, éteinte par la conquête des Espagnols, ne comptait pas à l'époque de la découverte du Nouveau Monde, moins de

cinq ou six siècles d'existence, son origine remontant à la fondation de la ville du Cuzco par Manco-Capac. Cette longue période constitue l'*Époque de la civilisation des Incas*, que l'on peut considérer comme l'Histoire du moyen-âge du Pérou.

Avant Manco-Capac, avant la fondation de son empire, les anciens habitants de l'Amérique méridionale avaient déjà parcouru bien des étapes séculaires dans la voie de la civilisation. Des ruines de monuments grandioses et même de villes entières, dont les diverses architectures, non-seulement sont essentiellement distinctes de l'architecture des Incas, mais encore différent considérablement entre elles, et à l'égard desquelles, dès le temps des Incas, on ne conservait plus guère que de lointaines et vagues traditions; des langues en grand nombre qui avaient fait place à la langue générale de l'empire, le quechua, langues dont plusieurs étaient sur le point de disparaître lorsque les Espagnols occupèrent le Pérou; diverses traditions aussi obscures que fabuleuses au sujet des premiers habitants de l'Amérique et des races antérieures à celle des Incas; tous ces faits démontrent clairement que les tribus qui peuplaient les vastes domaines au centre desquels on fonda la ville du Cuzco, pour en faire le cœur de l'empire, comptaient déjà dans leur histoire un long passé avant l'apparition de Manco-Capac. Cette période forme l'*Époque de la civilisation primitive des Péruviens*. Nous la regardons comme l'Histoire ancienne du Pérou. On pourrait la nommer l'époque préhistorique, à cause du manque de certitude; mais la linguistique, qui aujourd'hui parvient à résoudre les problèmes les plus ardues touchant l'origine des peuples anciens, de même que l'ethnologie, qui réussit à obtenir des résultats non moins importants par l'étude des crânes et le classement des antiquités, sont appelées à jeter beaucoup de lumière sur cette époque lointaine, en fournissant la solution des graves questions relatives aux premiers habitants du nouveau continent et en donnant ainsi à cette branche de l'histoire un caractère authentique et précis.

Il n'est presque pas de peuple de l'antiquité, ainsi que l'éminent historien anglais Robertson en fait la remarque, auquel on n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. Les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Scythes, plus récemment les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Ibères, figurent au nombre des nations que les historiens, les uns dans leurs divagations, les autres sur des conjectures plus ou moins vraisemblables, considèrent comme les premiers habitants du Nouveau Monde. Ce qui est

certain, c'est que, jusqu'à présent, ce problème n'est pas sorti de la région des hypothèses; les sciences que nous venons d'indiquer pourront seules peut-être en amener un jour la solution.

Des trois époques dans lesquelles nous venons de diviser l'Histoire du Pérou, celle des Incas est la seule qui présente de l'intérêt pour notre sujet. Le drame d'Ollantaï, que nous livrons aujourd'hui à la publicité, étant tout ce qui reste de la littérature de l'empire, et l'esprit, les croyances, la vie, les mœurs de cette nation s'y réfléchissant plus vivement que partout ailleurs, enfin ce drame ayant été composé dans la langue quechua, qui a été la langue générale des Incas, il nous a semblé indispensable de donner une idée, bien que brève et succincte, de cette époque.

L'histoire sur ce point nous fournit toute la lumière nécessaire pour apprécier dûment le haut degré de culture intellectuelle auquel les Incas étaient parvenus. Quoique les conquérants espagnols, dans leur œuvre de destruction, n'aient eu assurément aucun souci de conserver les monuments de ce peuple, ni de s'enquérir de ses traditions ou de déchiffrer ses quipos, unique genre d'écriture que possédassent les Incas, la civilisation parmi ceux-ci était tellement avancée que ni les ravages de la conquête, ni le servilisme résultant de l'oppression de trois siècles de régime colonial, ne sont parvenus à l'anéantir complètement, pas plus qu'à en ternir l'éclat aux yeux de la postérité. Bien que les historiens contemporains de la conquête ne nous aient pas présenté le tableau des progrès moraux et matériels de cette nation, les restes de cette race, sa langue, que l'on parle encore dans la plus grande partie des régions transandines, les agglomérations urbaines et rurales de population indigène qui n'ont pas cessé d'exister au sein de ces contrées, et qui, malgré l'influence avilissante de l'esclavage colonial, ont conservé jusqu'à nos jours un esprit de haute moralité, de sociabilité, de culture intellectuelle, pourraient même actuellement nous fournir le témoignage évident du développement auquel avait atteint ce grand peuple au moment de son apogée.

Parmi les historiens des premiers temps de la conquête auxquels nous faisons allusion, Garcilaso de la Vega (1), Cuzcain de naissance et des-

(1) Cet illustre Cuzcain naquit dans la ville du Cuzco, le 12 avril 1539. Il partit pour l'Espagne le 21 février de l'année 1560, et mourut à Cordoue le 22 avril 1616. Ses cendres reposent dans la cathédrale de Cordoue, dans la chapelle qui, précisément parce

cependant lui-même des Incas, ayant puisé les éléments de ses récits aux sources pures de la tradition encore vivante de ses aïeux, connaissant les lieux où se sont passées les scènes qu'il décrit, ayant assisté en personne à plusieurs des épisodes qu'il raconte, est l'auteur qui offre le plus de garanties de véracité historique. En effet, plus on étudie ces temps-là et mieux on les connaît, plus son livre inspire de confiance.

On pourra sans doute y remarquer quelques lacunes, ses récits pourront être entachés de quelque inexactitude chronologique, l'historien qui se targue de sa généalogie pourra se montrer parfois passionné dans ses jugements; mais toutes ces imperfections n'empêchent pas que le tableau qu'il nous trace ne soit exact, et que la physionomie morale qu'il donne à la société qui fut son berceau, ne soit bien celle qu'elle avait réellement. Dans mon opinion, *Los Comentarios Reales* ⁽¹⁾, l'ouvrage le plus estimé que nous ait laissé l'Inca Garcilaso, forment pour ainsi dire, les archives les plus riches de l'histoire péruvienne, et le plus noble monument que cet auteur ait pu ériger à la mémoire de ses ancêtres.

Le territoire qui formait la vaste monarchie des Incas s'étendait au nord jusqu'aux terres qui forment aujourd'hui l'État du Cauca, compris dans les États-Unis de la République de la Colombie; au sud jusqu'au fleuve Maulli qui sépare les frontières méridionales de la République du Chili du pays des Araucaniens; à l'ouest il avait pour limite l'Océan pacifique, à l'est il comprenait toutes les régions transandines, en englobant les Pampas du Sacramento, les fertiles contrées des Amazones et toutes les autres qui s'étendent jusqu'à l'empire du Brésil ⁽²⁾. Cette im-

qu'elle renferme sa sépulture, porte le nom de *Chapelle de Garcilaso*. Sur sa tombe, on lit l'inscription suivante en langue castillane : « L'INCA GARCILASO DE LA VEGA : HOMME ÉMINENT, DIGNE DE PERPÉTUELLE MÉMOIRE : DE SANG ILLUSTRE : EXPERT DANS LES LETTRES : VAILLANT DANS LES ARMES : FILS DE GARCILASO DE LA VEGA, DES MAISONS DES DUCS DE FERIA ET D'INFANTADO, ET D'ÉLIZABETH, PALLA, SOEUR DE HUAYNA-CAPAC, DERNIER EMPEREUR DES INDES : IL COMMENTA « LA FLORIDA », TRADUISIT « LEON HEBREO », ET COMPOSA « LOS COMENTARIOS REALES » : VÉCUT A CORDOUE DANS UNE GRANDE PIÉTÉ : FIT UNE MORT EXEMPLAIRE : DOTA CETTE CHAPELLE : S'Y FIT ENTERRER : LÉGUA SES BIENS A ICELLE, POUR LES SUFFRAGES DES AMES DU PURGATOIRE : LES PATRONS A PERPÉTUITÉ EN SONT MESSIRES LE DOYEN ET LE CHAPITRE DE CETTE SAINTE ÉGLISE : IL DÉCÉDA LE XXII AVRIL M.DC.XVI. »

⁽¹⁾ La première partie de *Los Comentarios Reales* a été publiée à Lisbonne, en l'an 1609, et la seconde partie à Cordoue en 1617.

⁽²⁾ Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. I, Cap. 8.

mense étendue de territoire arrive à donner le chiffre énorme d'environ six millions de kilomètres carrés, comme on pourra en juger par le tableau ci après :

TABLEAU DES NATIONS MODERNES DONT LE TERRITOIRE FAISAIT PARTIE DE L'EMPIRE DES INCAS.

| | | |
|--------------------------------------|-----------|--------------------|
| État du Cauca..... | 135,000 | kilomètres carrés. |
| République de l'Équateur..... | 643,295 | ” ” |
| République du Pérou..... | 1,303,700 | ” ” |
| République de la Bolivie..... | 1,297,255 | ” ” |
| République Argentine..... | 2,080,506 | ” ” |
| Rép. du Chili, sans l'Araucanie..... | 312,220 | ” ” |
| TOTAL..... | 5,771,976 | kilomètres carrés. |

L'adoration du Soleil, le culte des astres, la déification des phénomènes de la nature, constituaient la religion des Incas ⁽¹⁾. Ils croyaient que la Lune était l'épouse et la sœur du Soleil ⁽²⁾ et les Étoiles des divinités secondaires, sortes de suivantes qui leur faisaient cortège et n'existaient que pour les servir. Néanmoins le Soleil, tout en étant reconnu comme la divinité suprême du monde que nous habitons ainsi que de toute la nature, n'était considéré que comme la divinité visible et comme la manifestation extérieure et nécessaire d'une autre divinité supérieure, invisible, éternelle et immuable ⁽³⁾. C'est ainsi qu'ils s'élevèrent à la conception de l'Être suprême tel que le conçoivent les théistes. Dans leur langue, ils lui donnaient le nom de Pañakamañ, qui signifie *celui qui anime, celui qui vivifie l'univers*. L'immortalité de l'âme, la vie future dans laquelle les bons devront être récompensés et les méchants punis, faisaient aussi partie de leurs croyances; celles-ci naturellement découlaient de

⁽¹⁾ Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 1 et 2.

⁽²⁾ Prescott. *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 3.

⁽³⁾ Cieza de Leon. *Cronica del Peru*, Cap. 72. — Augustin de Zarate. *Histoire du Pérou*, livre II, chap. 5. — Marmontel. *Les Incas*, chap. 1.

l'idée élevée qu'ils se formaient du Créateur (1). Dans leur langue, ils appelaient le ciel Hanaï-Paña ou *Monde d'en haut*, l'enfer, Uçu-Paña ou *Monde du dedans*; et le démon Supay ou *Génie du mal*. Ils donnaient encore à l'enfer le nom de Supaypa-Wasim, *Maison du diable*. Ces croyances, qui, par elles-mêmes, montrent à quel degré de culture intellectuelle étaient parvenus les anciens Péruviens, se traduisaient en pratiques religieuses et en cérémonies qui, exemptes du sensualisme payen, entouraient le culte d'une grande pompe et de beaucoup de magnificence. Ils avaient des prêtres (2) et des pontifes chargés de présider aux solennités religieuses que l'on célébrait en l'honneur du Soleil (3), et dans les grands sacrifices auxquels donnaient lieu ces fêtes somptueuses, il était interdit d'immoler des victimes humaines (4). Il existait aussi des Vierges du Soleil vouées au service des temples et au culte de la divinité. Cette institution, quant à la clôture perpétuelle et à la pureté des mœurs, ne le cédait en rien à l'institution des vestales romaines et autres prêtresses de l'antiquité (5). Le palais des Vierges du Soleil de la ville du Cuzco était le principal parmi d'autres édifices de ce genre, dont il existait un nombre considérable dans l'empire; il renfermait, en effet, à lui tout seul, mille cinq cents vierges. On rencontrait également des temples

(1) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 7.

(2) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 9.

(3) Marmontel, en parlant de la religion des Incas, s'exprime ainsi: « Le culte du Soleil avait à Cuzco une majesté sans égale. La magnificence du temple, la splendeur de la Cour, l'affluence des peuples, l'ordre des prêtres du Soleil, et le chœur des Vierges Choisies, plus nombreux et plus imposants, donnaient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractère auguste. » (*Les Incas*, chap. 30.) — Voyez aussi Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. VI, Cap. 20, 21 et 22.

(4) Marmontel (*Les Incas*, chap. 2), dit à ce sujet: « La première de ces lois leur prescrivait le culte. Ce n'est qu'un tribut solennel de reconnaissance et d'amour: rien d'inhumain, rien de pénible: des prières, des vœux, quelques offrandes pures; des fêtes où la piété se concilie avec la joie: tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison. » Et, en parlant du sacrifice religieux des Incas, (chap. 3), il dit: « Ce sacrifice est innocent et pur. Ce n'est plus ce culte féroce qui arrosait de sang humain les forêts de ces bords sauvages, lorsqu'une mère déchirait elle-même les entrailles de ses enfants sur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits, des moissons et des animaux, que la nature a destinés à servir d'aliments à l'homme. » — Voyez aussi Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 8.

(5) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. IV, Cap. 2, 3 et 4. — Prescott. *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 3.

magnifiques dans toutes les villes de quelque importance. Aucun cependant ne pouvait soutenir la comparaison avec celui de la ville du Cuzco, sa richesse étant telle qu'on le désignait sous le nom de: Kori-Kanña, *Palais d'or*. Les jardins mêmes qui l'entouraient étaient remplis de fruits et de plantes artificielles en argent et en or massif (1).

C'est surtout dans la vénération des morts que se révélait la piété et le sentiment religieux des Incas. Les sépultures où l'on ensevelissait les cadavres, et qui portent le nom de *huaccas* (waka), étaient regardées comme des lieux sacrés; les corps eux-mêmes formaient un objet de culte. Un grand nombre étaient embaumés et on les conservait comme les dieux tutélaires du foyer domestique, surtout ceux des personnes qui s'étaient distinguées par leurs vertus, et ceux des rois (2).

Les Incas ne méritent pas moins notre admiration en matière de gouvernement. L'empire était divisé en quatre parties, sur la base des quatre points cardinaux, et chacune de ces parties en vint à acquérir des proportions énormes au fur et à mesure que le système de conquête, aussi habile que sûr, dont se servaient les monarques péruviens, les rendirent maîtres de l'immense territoire dont nous venons de parler. Kínhay-suyu, *Région du nord*; Kolla-suyu, *Région du sud*; Anti-suyu, *Région de l'est*; Kunti-suyu, *Région de l'ouest*, c'est ainsi que l'on désignait les quatre grandes provinces qui, dans leur ensemble, étaient appelées Tawantin-suyu, véritable nom de l'empire, qui veut dire *Les quatre régions* (3).

La langue quechua, en raison de sa richesse, de sa force et surtout de la merveilleuse souplesse avec laquelle elle se prête à tous les changements et aux jeux multiples de la pensée, ainsi qu'à l'expression des nuances, pour ainsi dire, les plus fugitives, a été comparée aux langues savantes par beaucoup d'écrivains. Cette langue se propageait en

(1) Prescott. *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 3. — Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. III, Cap. 20, 21, 22, 23, 24 et 25.

(2) Francisco Lopez de Gomara, ch. 125, au sujet des funérailles que l'on faisait, au Pérou, aux rois et aux seigneurs de haut rang, s'exprime en ces termes que nous reproduisons textuellement: « Quand les Espagnols ouvraient ces sépultures et en dispersaient les ossements, les Indiens les suppliaient de ne le point faire, afin que ces os se trouvaient réunis à l'heure où les corps ressusciteraient: car ces peuples croient en effet à la résurrection de la chair et à l'immortalité de l'âme. » Cité par Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 7.

(3) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 11.

même temps que s'étendait la domination des Incas, qui regardaient l'unification du langage comme un des principaux éléments d'un sage gouvernement. Le père Blaise Valera, cité par Garcilaso, dit à ce propos ce qui suit (1) : « Les Rois Incas, dès les temps les plus reculés, n'avaient pas plutôt soumis un royaume ou une province quelconque, que, parmi les autres mesures qu'ils décrétaient dans l'intérêt de leurs vassaux, ils leur enjoignaient d'apprendre la langue qu'on parlait à la Cour du Cuzco et de l'enseigner à leurs enfants. Afin que leurs prescriptions ne fussent pas vaines, ils leur envoyaient des Indiens natifs de la province du Cuzco pour qu'il leur enseignassent la langue et les mœurs de la Cour; à ceux-ci on assignait dans lesdites provinces des maisons, des terres et des biens en héritage, pour qu'en s'y naturalisant, ils devinssent eux et leurs enfants à perpétuité les instituteurs des populations. De plus, les gouvernants Incas préféraient pour les emplois de la République, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, les individus qui parlaient le mieux la langue générale. » On est donc autorisé à conclure de là que les langues de ces nations conquises disparaissaient au fur et à mesure que se propageait le quechua. Cependant, à l'époque de la conquête espagnole, on parlait encore une foule de langues et de dialectes. Les langues principales étaient, au nord de l'Empire, la langue *Moja* ou *Moxa*, dont les dialectes étaient le *Baure*, le *Ticoméri*, le *Chuchucupcono*, le *Combocono*, le *Monbocono* et le *Mosotié*. Au sud, la langue principale était l'*Aymara*, dont les dialectes sont le *Canchi*, le *Cana*, le *Colla*, le *Collagua*, le *Lupaca*, le *Pacase*, le *Carancu* et le *Charca*. Beaucoup d'autres langues qui n'étaient dialectes ni de l'*Aymara* ni du *Moja*, se trouvaient répandues par tout l'Empire; ce sont : la langue *Majiena* ou *Maxiena*, parlée par la nation des Ticoméris, le *Mobina* qu'on parlait dans les Missions de Sainte-Anne, de Saint-Borgia et des Saints-Rois, situées dans la province de Mojos; la langue *Puquina* qu'on parlait aux environs de Chucuito, dans la lagune de Titiécaca; la langue *Yunca*, appelée *Mochica*, employée par les tribus de Runa-huanac; le *Chincha* parlé par les tribus qui se trouvaient au nord des précédentes; le *Cuyubaba* dont on se servait dans les Missions de l'Exaltation de la Sainte-Croix et de Saint-Pierre; l'*Itonama* dans la Mission connue sous le nom de la Madeleine; la langue *Sabicona*, dans

(1) Garcilaso de la Vega. *Comentarios Reales*, 1^{re} Part., Lib. VII, Cap. 3.

la Mission des Saints-Rois, déjà citée; on parlait aussi dans cette Mission les langues *Chiriba* et *Chumana*, qui paraissent avoir entre elles quelque affinité; les langues *Herisobocona*, *Orocotona* et *Rocotona*, qui ont de l'affinité entre elles et que l'on parlait sur le territoire des Missions de Saint-Ignace, de Saint-Martin et de Sainte-Rose; la langue *Mure*, dont on faisait usage dans les Missions de Saint-Simon, de Saint-Jude et de Saint-Michel; la langue *Canisiana*, dont on ignore si c'était une langue mère ou un dialecte et qu'on parlait dans la Mission de Saint-Pierre; le *Mopeciana*, dont faisait usage une tribu ennemie de celle qui se servait du *Canisiana*; ces deux tribus habitaient une même contrée voisine du fleuve Mamoré, un des affluents du Madera; la langue *Guaraya* dont on ne connaît pas le caractère, et qui était parlée par des tribus voisines des précédentes; la langue *Chiquita* qui se parlait dans la Mission de *Los Desposorios* à douze lieues de Santa-Cruz de la Sierra; la langue *Guarani* que l'on parle encore au Paraguay et qui a pour dialectes le *Chiriguano* et le *Chiriono*; enfin les langues *Caisina*, *Capinjela*, *Caliciona* et *Ucoña*, dont l'origine et le caractère sont inconnus.

Si l'on réfléchit aux innombrables conquêtes que durent faire les Incas, de peuples différents ayant naturellement chacun leur idiome propre, pour qu'ils aient pu étendre, comme ils le firent, leur empire à la presque totalité de l'Amérique du Sud, on ne s'étonnera pas que toutes les langues que nous venons d'énumérer, continuassent à être parlées lorsque les Espagnols occupèrent le Pérou. Au siècle dernier, un grand nombre de ces langues étaient encore en usage, et même aujourd'hui plusieurs d'entre elles sont encore vivantes. Si l'on désire avoir des détails plus abondants et une foule de données authentiques sur cette matière, on pourra consulter l'ouvrage de l'abbé Lorenzo Hervás, qui est intitulé : *CATALOGO DE LAS LENGUAS DE LAS NACIONES CONOCIDAS*. Tom. I, Cap. 4. Cet ouvrage est le plus complet et le plus important que nous connaissions sur ce sujet.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la langue quechua fut celle qui eut la prépondérance sur toutes les autres. On la parlait, en effet, de Quito jusqu'au Tucuman et au Chili, et c'est par cette raison qu'on l'appelait la langue générale. Les Indiens la nomment Runa-Simi ou *Langue des hommes*. Les principaux dialectes en sont le *Chinchaysuyo*, le *Lamano*, le *Chuntaquiro*, le *Quiteno*, le *Calchaqui*, l'*Iquichano* et le *Tucuman*, qui tous diffèrent très-peu du *Cuzcain*, c'est-à-dire du quechua proprement dit, qui était la langue des Incas, et la plus cultivée ainsi que la

plus importante de toutes. Maintenant que nous avons fait connaître quelques détails que nous considérons comme d'un très-grand intérêt pour les philologues, revenons à notre sujet.

Le Cacique général, représentant immédiat de l'autorité du monarque, était le chef principal dans chacune de ces provinces ou états. Son autorité s'y trouvait secondée par tous les employés subalternes, dont la hiérarchie en descendant allait aboutir aux décurions mêmes. En effet, tous les sujets se trouvant divisés, d'après le système décimal, en groupes de dix, de cinquante, de cent, de cinq cents et de mille individus, chacune de ces divisions et subdivisions avait son chef spécial, de sorte que la bienfaisante influence des lois administratives et pénales s'étendait à tous les habitants sans exception⁽¹⁾. Il y avait dans ce système de décuries et de centuries une certaine analogie entre les Incas et les Romains. La législation des Incas offre un vaste champ d'observations au législateur et au philosophe. Des lois agraires au moyen desquelles dans la répartition des terres on avait résolu un grand nombre de problèmes qui, même de nos jours, paraissent insolubles malgré les efforts du socialisme moderne⁽²⁾; des lois locales et de police garantissant le bien-être général et la sécurité publique, et qui sillonnèrent de routes et de chemins le territoire entier⁽³⁾; une organisation postale mettant en communication, par les quipos et les messagers, tous les centres de population⁽⁴⁾; un système d'impôts modéré qui eut pour effet d'accumuler dans la métropole des trésors fabuleux⁽⁵⁾; l'obligation imposée aux

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part. Lib. II, Cap. 12 et 14.

(2) « La loi du partage des terres, dit Marmontel, prescrit aussi le tribut. De trois parties égales du terrain cultivé, l'une appartenait au Soleil, l'autre à l'Inca, et l'autre au peuple. Chaque famille avait son apanage; et plus elle croissait en nombre, plus on étendait les limites du champ qui devait la nourrir. C'est à ces biens que se bornaient les richesses d'un peuple heureux. Il possédait en abondance les plus précieux des métaux; mais il les réservait pour décorer les temples et les palais de ses rois. L'homme en naissant, doté par la patrie, vivait riche de son travail, et rendait, en mourant, ce qu'il avait reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avait pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléaient. » (*Les Incas*, chap. 2). — Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part. Lib. V, Cap. 1, 2, 3 et 4.

(3) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. V, Cap. 16. — Rivero y Tschudi *Antigüedades Peruanas*, Cap. 10.

(4) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. VI, Cap. 7.

(5) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. V, Cap. 5, 6, 7, 15 et 16.

décurions de fournir le relevé exact des naissances et des décès⁽¹⁾; ces institutions et beaucoup d'autres analogues, démontrent jusqu'à l'évidence par leur maturité et les principes salutaires qui en sont la base, que la nation qui en était en possession avait déjà, sur ce point, réalisé les plus grands progrès.

Ce peuple n'était pas moins avancé en ce qui concerne l'instruction et les sciences. Les Incas en étaient arrivés à compter le temps d'après les années solaires, et ils divisaient chaque année, qu'ils appelaient Wata, en lunaisons. Chaque lunaison ou mois synodique recevait le nom de Killa. Ils parvinrent même à calculer exactement le retour des solstices et des équinoxes, et ils savaient, bien qu'imparfaitement, prévoir les éclipses de soleil et de lune⁽²⁾. Bien qu'en raison des conditions favorables du climat et de l'austérité des mœurs, beaucoup de maladies leur fussent inconnues, ils n'en connaissaient pas moins la vertu médicinale d'un grand nombre de plantes. Aujourd'hui encore il existe dans les montagnes du Cuzco de certains guérisseurs, sortes de médecins indigènes qui, ayant conservé le secret traditionnel d'une foule de remèdes, opèrent des cures qui sont l'étonnement des docteurs des Facultés. Ce seul fait témoigne du haut degré de développement⁽³⁾ auquel avait également dû arriver l'art médical. Quant aux sciences exactes, pour compter, ils se servaient comme nous du système décimal, et s'ils ne parvinrent pas à résoudre les grands problèmes de l'algèbre et de la géométrie, ils savaient, en matière de calcul, tout ce qu'il leur fallait pour mesurer leurs terres, pour faire leurs comptes, et pour conserver dans leurs quipos des relevés exacts relatifs soit au dénombrement de la population et de l'armée, soit aux chiffres des naissances et des décès, soit au montant des contributions, ou encore à d'autres besoins de la vie civile⁽⁴⁾. Les hommes de science étaient chargés de l'éducation de la jeunesse dans les nombreuses écoles de l'empire⁽⁵⁾; on les appelait *Amautas* (Amawta), nom qui correspond à *sage*, *philosophe*, *maître*, *oracle*. La musique nationale des Incas, qui présente le caractère de la

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 14.

(2) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 21, 22, et 23.

(3) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 24 et 25.

(4) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 26.

(5) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. IV, Cap. 19 et Lib. VII, Cap. 10.